

LE CANARD-VAPEUR

BULLETIN DE L'ASSOCIATION DES CAP-HORNIERS DE PLAISANCE

Siège : J. Rey,
Villa Costecalde, Impasse
Massilia
83120 Sainte-Maxime
Tel : 06.12.61.67.72



<http://www.caphorniers-de-plaisance.com>



Numéro 57 - novembre 2015

HELLO LES CAP-HORNIERS DE PLAISANCE !

On ne peut pas dire que l'Association « reste les deux pieds dans le même sabot ». Notre délégation au meeting international organisé par la Cape Horners Foundation à Hoorn, emmenée par Michel Barboux, nommé vice-président à titre temporaire, a donné une belle image de notre Association à nos amis étrangers.

La réunion à Lorient pour le 20^e anniversaire de la création de l'Association a été un réel et sympathique succès et a montré que l'Association telle qu'elle est aujourd'hui se situe bien dans l'esprit de ses fondateurs Denis Robert et Jacques Renevey. Depuis 1995 nous nous sommes retrouvés dans des lieux mythiques : Saint-Malo, Ouessant, Sein, Bréhat, Tréguier et Lorient. Ainsi de très forts liens d'amitié se sont noués entre les membres de l'Association qui ont réalisé leur « graal » en allant à la voile arrondir le Cap Horn.

L'AG nous réunit dans quelques semaines, mais le grand rendez-vous sera celui d'avril 2017 au Chili pour clôturer les commémorations du 400^e anniversaire de la découverte du Horn par Schouten et Lemaire. Lisez bien ce programme exceptionnel, car une telle réunion mondiale ne se reproduira pas de sitôt (les inscriptions se terminent le 15 novembre). De Santiago à Valparaiso, Punta Arenas et enfin au Cap Horn, ce meeting nous fera revivre des moments inoubliables.

L'un des objectifs de l'Association, qui est de mettre en contact des amis qui sont sur des grandes routes maritimes, se développe bien. Alors, rendez-vous à la Fiap Jean Monnet pour la 20^e Assemblée Générale !

In the spirit of Cape Horn... ou pisco... suivant les moments...

JACQUES REY

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE, RENDEZ-VOUS :

FIAP Jean Monnet, 30 rue Cabanis, 75014 Paris – Métro : Saint-Jacques ou Glacière

Dimanche 6 décembre 2015, de 10 h 15 à 19 h 00

Programme

10 h 15 : Ho ! Hisse et ho !

11 h : A.G. : Rapports et élections (Président et Trésorier) au Conseil d'administration.

11 h 45 : PISCO !... suivi à 12 h 30 par le déjeuner

14 h 30 jusqu'à la tombée de la nuit : concoction de rêves fous au feu de l'amitié

Tarif par personne : 40 €

Prière d'envoyer avant le 20 novembre un acompte de 20 € par personne

par chèque à l'ordre de l'ACHP à notre trésorier : Patrick Touzet, Bât. A1, 45 avenue Franklin-Roosevelt,
94320 Thiais. Tel : 01.48.84.28.23 / Courriel : patrick.touzet@laposte.net

Virement possible depuis votre CCP sur le compte de l'association : CCP Marseille, 18 200 22 Z,
ou virement par internet IBAN : FR88 2004 1010 0818 2002 2Z02 966 et BIC : PSSTFRPPMAR,
sans oublier de remplir la ligne courrier pour indiquer l'objet du virement.

En cas d'absence envoyez votre pouvoir à Patrick Touzet,

Avec votre cotisation : 20 € par personne ou 25 € par couple pour les nouveaux associés : 30 € la 1^e année.

POUVOIR POUR L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

Je, soussigné

Donne pouvoir à

Pour me représenter lors de l'assemblée générale de l'Association des Cap-Horniers de Plaisance,
le dimanche 6 décembre 2015, et prendre part à tout vote et décision en mon nom.

Fait à

Le

Signature, précédée de la mention manuscrite « bon pour pouvoir »

HOORN 2015

Résultat de la fière attitude de notre vaillante cohorte des cap-horniers de plaisance à Hoorn (cf. site ACHP pour le compte-rendu et les photos) :

« Dear Mr. Rey, On behalf of the board of the Dutch Cape Horners Foundation I thank you very much for the compliments. It was our pleasure to have the French delegation in the Netherlands and we really enjoyed their company. Best regards in the spirit of Cape Horn,
Kees van Louvezijn, President, Dutch Cape Horners Foundation. »

NOS 20 ANS À LORIENT !

Jeudi 8 octobre : Rassemblement à la Résidence de Kerguélen. Petit clapot tranquille sur la mer azurée qui descend en déposant comme une offrande sur la plage le varech iodé. À quelques pas de là, les visages des cap-horniers s'éclairent de la joie d'une amitié de vingt ans.

Vendredi 9 octobre : Visite du sous-marin Flore : 57,85 m de long et 6,7 m de large, avec dans l'étroit boyau central une cinquantaine d'hommes se relayant au travail pendant 30 jours d'affilée sans voir l'horizon. L'amiral me dira le lendemain : on devient expert en langage non verbal !

Visite guidée de la Cité de la Voile Éric Tabarly : Notamment, simulation de tempête avec embruns ! Magnifiques Pen Duick(s)...

Samedi 10 octobre Croisière commentée sur la rade avec Escale-Ouest : Lorient aux 5 ports (militaire, pêche, commerce, plaisance, course au large).

Port-Louis, pique-nique et *sieste* sur la plage ensoleillée, avant la visite de la Citadelle, qui n'est pas l'œuvre de Vauban... Mais, dans ce verrou sur la rade, on trouve le musée de la Compagnie des Indes (comptoirs de Moka, Pondichéry, Chandernagor, Canton... indiennes, porcelaines...) et le musée de la Marine (sauvetage en mer et voyages en Extrême-Orient).

Un point commun à toutes nos visites : nous avons été guidés par des jeunes conférenciers charmants, experts dans leurs commentaires et passionnés par leur sujet.

Pendant l'apéro sur *Mar y Pole*, l'amiral Forissier (ex Chef d'État-Major de la Marine qui a fait sa carrière dans les sous-marins) présente le projet du « Grand voilier-école » pour la réinsertion de jeunes en difficulté (www.asso-gve.fr). Dîner de gala au restaurant L'Optimist à Kernevel : le site est beau, le concert de rock nous laisse quand même la possibilité de parler (et même pour un certain malabar de dormir...) ; à l'issue de la soirée Gilles Gastel a la présence d'esprit d'offrir à l'amiral le 1^{er} euro symbolique pour la réussite de son ambitieux projet ; l'amiral en fut touché et, je crois, la réputation de l'association sauvée.

Dimanche 11 octobre Traversée Lorient-Île de Groix : Visite de la SNSM et du remarquable Écomusée de Groix. Déjeuner de clôture à la Crêperie groisienne. Certains rentrent de suite à Lorient, d'autres prolongent leur vagabondage à la recherche de grenats et autres roches étonnantes.

Ici était prévu un kaléidoscope de belles photos, notamment celles de Joëlle Bougaran, qu'il suffisait de regarder pour s'immerger dans la chaleureuse atmosphère de notre réunion dorée par le soleil et l'amitié, sans avoir besoin de lire les divagations de la Canette vaporeuse... Mais celle-ci ne sachant pas transcrire le zip en javanais, vous envoie ici, sans barguigner, un défi : Imaginez !

LORIENT !

Il m'est impossible de résister à la joie de partager avec vous deux points de vue sur Lorient, tout à fait complémentaires de notre délicieux séjour :

Voyage en Bretagne en juillet 1837

« (...) On voit que Lorient a été bâtie par la main de la raison. Les rues sont en ligne droite ; ce qui ôte beaucoup au pittoresque. Ce fut en 1720 que la Compagnie des Indes créa cet entrepôt à l'embouchure d'une petite rivière nommée la Scorff. Comme le flux et le reflux y pénètrent avec force, il a été facile d'en faire un grand port militaire ; on y fabrique beaucoup de vaisseaux, et j'ai dû subir la corvée de la visite des chantiers et magasins, comme à Toulon. Dieu préserve le voyageur d'un tel plaisir !

Ce matin, en me levant, j'ai couru pour voir la mer. Hélas ! Il n'y a point de mer, la marée est basse : je n'ai trouvé qu'un très large fossé rempli de boue et de malheureux navires penchés sur le flanc, en attendant que le flux les relève. Rien de plus laid. Quelle différence, grand Dieu, avec la Méditerranée ! Tout était gris sur cette côte de Bretagne. Il faisait froid, et il y avait du vent. Malgré ces désagréments, j'ai pris une barque et j'ai essayé de suivre l'étroit filet d'eau qui séparait encore les immenses plages de boue et de sable.

(...) Mon matelot m'expliquait toutes les parties du port militaire en me faisant voguer vers la mer. À tout moment il me nommait des vaisseaux de soixante-dix canons, de quatre-vingts canons, et il était scandalisé de la froideur avec laquelle j'accueillais ces grands nombres de canons ; de mon côté, je trouvais qu'il les prononçait avec une fatuité ridicule. (...)

Ce matin, à Lorient, j'espérais voir la mer au pied du quai de la promenade, je n'y ai trouvé que de la boue comme hier, des navires penchés et deux douaniers se promenant avec l'œil bien ouvert. Ainsi, dans ce prétendu port de mer, il m'a été impossible de la voir. (...)

STENDHAL, *Mémoires d'un touriste*

« *Lorient, 10 juin (1888)* »

« Chaque année, avec une inéluctable périodicité, comme reviennent le printemps, l'été, l'automne et l'hiver, revient à Lorient la fièvre typhoïde. Dans ce pays, la fièvre typhoïde est une cinquième saison, et je m'étonne que quelque artiste morbihannais n'ait point encore songé à l'allégoriser sur les calendriers locaux. Au lieu de fleurs et de fruits, c'est des hommes qu'elle moissonne. Les moissons sont généralement riches et grasses, et aucun accident fâcheux n'en vient interrompre le cours. Quand elles sont rentrées, entassées dans le grenier d'éternité, la fièvre typhoïde s'en va, comme s'en va l'automne, la vendange finie. Je ne veux pas dire que, jusque-là on l'aimait, mais elle n'émouvait guère non plus. On la traitait ainsi qu'un mal nécessaire et régulier, mieux que la grêle qui tue les fleurs des pommiers, mieux que le vent qui abat les épis mûrissants. Le taciturne Breton, sur qui pèse âprement le fatalisme catholique, est familier avec la mort. Elle ne l'effraie pas. L'idée de la mort, d'ailleurs, s'harmonise très bien avec la grandiose horreur de ses côtes, avec la désespérance de ses paysages terriens, avec la mélancolie de ses mornes ciels. Étant misérable, malpropre et miné par la fièvre paludéenne qui monte des marais et terres vierges, vivant dans l'ordure, parmi les fientes de ses troupeaux, les épidémies le ravagent. Elles sont chez lui chez elles. Il ne se plaint point, ne se défend point, et il va, de son même pas lent, sans seulement détourner la tête du bruit de la mort qui galope derrière lui et le talonne. Il y a de l'Oriental dans ce Celte anémié, du musulman dans ce catholique, dont l'esprit part sans cesse en caravane de prières vers La Mecque de Sainte-Anne.

(...) Les hôpitaux et les casernes sont les vrais conservatoires des épidémies. (...)

Mais il s'agit du cas particulier de Lorient.

Outre l'hostilité du sol breton, l'indifférence des habitants et leur détestable hygiène, la fièvre typhoïde avait ici, comme partout du reste, un puissant auxiliaire dans l'administration. Et ici, l'administration municipale se complique de l'administration maritime, laquelle est souvent en lutte avec celle-là – et réciproquement – ainsi qu'il convient à deux administrations françaises, opérant l'une à côté de l'autre, pour le bonheur du peuple. Lorsque apparaissait l'annuelle épidémie, voici comment les choses se passaient invariablement. Un beau jour quelqu'un, sur le cours de la Bove, s'écriait : « Allons bon, voilà encore la fièvre typhoïde à l'Arsenal. » Cela se répétait sans trop d'effarement avec une nuance de légère contrariété, sur le ton de promeneurs déçus qui diraient regardant la girouette : « Allons bon, voilà encore le vent au suroît. » L'émotion gagnait bien le monde des femmes et des petits bourgeois, mais une émotion discrète, une gentille émotion de famille, qui ne dépassait jamais les murs d'enceinte de la ville. En définitive, on se rassurait vite, car il ne mourait que des soldats, dont c'est le métier de mourir sans se plaindre, et des pauvres, dont l'anonyme et déplorable existence n'intéresse personne, n'étant ni notaires, ni marchands, ni rentiers. C'est alors que les administrations maritime et municipale, comprenant qu'au cours d'une épidémie, il y a toujours une occasion merveilleuse de remuer des paperasses et de pérorer dans des conciliabules, se montraient en toute la majesté de leur rôle. Le préfet maritime, pour couper court à toutes les revendications et

responsabilités, écrivait au maire une solennelle lettre dans laquelle il était dit ceci, ou à peu près :

1° Que les bâtiments de l'Arsenal, datant de la Compagnie des Indes, étaient, en effet, un foyer d'infection, une menace perpétuelle pour la santé publique ;

2° Que la caserne de l'artillerie de marine (ancien bagne) était absolument inhabitable, si inhabitable que, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, les soldats y mouraient comme des mouches ;

3° Qu'il était bien bon de s'occuper de cela, après tout, attendu que la question intéressait seulement la ville de Lorient, et non point la Marine, habituée à ce que ses hommes mourussent d'une façon ou d'une autre, ici ou là, en Bretagne ou bien ailleurs ; que cela lui était égal, à la Marine, que ce fût en Bretagne ou ailleurs, pourvu que ce fût quelque part ;

4° Que, par ces motifs, le maire devait aviser au plus vite, sans quoi, il se verrait, lui, préfet maritime, dans l'obligation de priver Lorient du régiment d'artillerie (dont les aptitudes typhoïques étaient si évidentes et la musique si parfaite) et de le diriger vers un autre endroit, où il trouverait d'autres bâtiments aussi vieux, aussi insalubres, c'est-à-dire avec toutes les conditions requises pour mourir conformément aux prescriptions militaires.

À cette idée de perdre un régiment qui apportait un rendement de cadavres assuré et périodique, qui jouait toutes les semaines des polkas à la mode et des valse nouvelles, le maire, plein d'angoisse, s'émoustillait. D'urgence, il convoquait le conseil municipal. Le conseil municipal, unanimement et dare-dare, votait cinq cent mille francs, affectés il ne savait trop à quoi, peut-être à la construction de nouvelles casernes, peut-être à autre chose, peut-être à rien.

Au courant de la discussion, des hydrographes distingués et locaux découvraient subitement que l'eau manquait à Lorient depuis plus de deux mille ans. Alors on votait des canalisations, des expropriations, des achats de machines formidables qui iraient, dans les profondeurs de la terre, chercher des sources intarissables et mirifiques. Des projets indéfinis d'embellissement, d'assainissement, bouillonnaient au fond des cervelles municipales. Lorient allait devenir une sorte d'Éden, un pays féérique d'immortalité et de jeunesse éternelle. Déjà dans la campagne, au travers des landes, on voyait des ingénieurs, un niveau d'eau sous le bras, des armées d'ouvriers, la pioche à l'épaule, se hâter à la conquête de fleuves inconnus et bienfaisants.

Puis, quand les soldats avaient fini de mourir, instantanément toute cette ivresse se calmait. Le conseil municipal rentrait chez lui, ayant oublié le vote des cinq cent mille francs : les ingénieurs et les ouvriers rebroussaient chemin, la population venait, comme autrefois, insouciant et endimanché, entendre, sur la grande place la musique du régiment d'artillerie qui jouait des airs de *Guillaume Tell*. Et les bâtiments de l'Arsenal, plus solides, moins menacés que jamais, gardaient à l'entrée du port, sous leur crêpi blanchâtre, le secret des morts futures.

(...) Tant que l'épidémie se contentait de décimer les casernes et les taudis des misérables, c'était bien, et il n'y avait pas lieu de s'inquiéter. (...) Quand on a vu que deux bourgeois, qu'on croyait invulnérables, étaient morts aussi dûment que des artilleurs, ç'a été un étonnement prodigieux, un affolement désordonné. Pour la première fois, on s'est attendri, on a imploré des secours, on a exigé des travaux rapides, on a fait appel à l'opinion publique. On a parlé d'hécatombes. La peste d'Orient, les choléras d'Égypte, tueurs de peuples, décimateurs de villes, n'étaient rien auprès de cette fièvre qui avait emporté deux bourgeois qu'on était fier de voir se promener sur le cours de la Bove, et pour lesquels une pareille fin n'avait pu être prévue : notez que l'épidémie est telle que les autres années ; elle n'est ni pire ni *meilleure* ; j'ai sous les yeux les chiffres des morts : ils ne dépassent point ceux des années passées. Mais on ne s'attendait point à voir des bourgeois dans cette affaire.

Grâce à eux, Lorient va être assaini. Les casernes seront rasées et rebâties, et l'eau qui manquait coulera dans les rues, emportant à de lointains égouts les immondices qui croupissaient dans les ruisseaux. Comme pour les récifs de Belle-Isle, on fera plus qu'on ne promet, car il ne s'agit plus de protéger de pauvres soldats et des misérables, il s'agit de protéger les autres. »

OCTAVE MIRBEAU, *Le Figaro*, juin 1888

